

TRAIT DE L'ABONNEMENT
Tous les jours...
POUR LES ETATS-UNIS...
POUR L'ETRANGER...



TRAIT DE L'ABONNEMENT
Tous les jours...
POUR LES ETATS-UNIS...
POUR L'ETRANGER...

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE LITTÉRAIRE PRO ARIS ET FOCS SCIENCES ARTS
Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 JANVIER 1905 Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS FREE PUBLISHING
INCORPORATED.
Bureau: 523 rue de Chartres.
Entre Canal et Bienville.
Bureau at the Post Office at New Orleans
at Second Class Matter.

LE CLAIRON DE MALAKOFF.

Parmi les multiples cartes de visite déposées, le 1er janvier dernier, dans la corbeille de l'Elysée, s'en trouvait une ainsi libellée:
Alexandre BAUDOT
clairon historique de Malakoff (1855) et de Ladochamps, sous Metz (1870-71) casernier.

Cher Alexandre Baudot
Eh bien, non, le clairon de Malakoff, c'est le peintre Yvon à représenté sur la butte de Malakoff, dans son tableau du musée de Versailles, n'est pas mort...

Nous avons pu le voir, dit un chroniqueur, dans sa famille, à Paris, où il est venu passer les vacances du nouvel an.
Alexandre Baudot, actuellement casernier dans l'Aisne, est un vieux de la vieille. Ancien clairon de zouaves. Il compte 24 campagnes et est décoré de la médaille militaire, des médailles de Crimée, du Mexique, d'Algérie, de l'empereur Maximilien et de plusieurs autres médailles pour actes de dévouement. Il a été 3 fois blessé, dont 4 fois en Crimée, en montant à l'assaut de Sébastopol.

Comme nous lui demandons si c'est bien lui le clairon historique de Malakoff, le vieux braviard s'écrie:
— Je vous crois que c'est moi et je veux vous le prouver. Tenez, je vais vous raconter comment je suis arrivé premier sur la butte de Malakoff. C'était aussi bien défendue que Fort Arthur, dont j'apprends à l'instant la reddition au bout de onze mois de siège... juste comme à Sébastopol, mais avec cette différence que nous avons pris la forteresse... d'assaut, alors que les Japonais n'ont pu s'emparer de Fort Arthur... à l'assaut, Stoenel s'étant rendu maître de munitions pour continuer la lutte.

Avant l'assaut.
— Donc, le 1er régiment de zouaves, où j'étais clairon, était campé près du Moulin, plateau d'Inkermann. Le 3, les distributions de vin et d'eau-de-vie nous étaient faites avec accompagnement de tabac et beaucoup de friandises: des sucreries, du saucisson, etc.
Le 7, j'étais de garde à la police comme clairon; les distributions avaient été augmentées de deux rations de viande, vin et eau-de-vie et on avait poussé la générosité jusqu'à donner un cigare par homme. Dans la journée, les officiers se réunissaient et chuchotaient entre eux. Je me faufilai pour tacher de saisir les conversations, et je ne tardai pas à être convaincu que les petites douceurs qu'on nous accordait depuis quelques jours devaient être payées d'une façon ou d'une autre, car nous étions traités comme des enfants gâtés, ce qui nous paraissait drôle surtout dans un régiment de zouaves.
Je fus assez heureux pour saisir au passage les paroles du capitaine adjudant-major Février aux officiers:
— Messieurs, nous sommes colonne d'assaut; nous attaquons demain Malakoff.
Moi, je dis alors, aux camarades: "Conservons notre cigare pour le fumer dans Sébastopol!"

C'est à ce moment que chacun fit son testament en passant l'inventaire de son sac.
— Toi, disait l'un, si je suis tué, je te donne ma calotte neuve.
L'autre répondait:
— Toi, si je suis tué, tu prendras ma veste.
Donc, le 8 au matin, nous prenions position devant Malakoff, j'appartenais alors à la 6e compagnie du 2e bataillon, commandée par le capitaine Kraus, le lieutenant Masséna et le sous-lieutenant Chrétien. Le capitaine Say, de la 7e compagnie, faisait fonctions de chef de bataillon et avait ses deux clairons, un clairon en pied et un clairon auxiliaire. Ses deux clairons étaient restés, avec les deux sergents clairons Bernard et Delpont, auprès du colonel.

L'assaut.
Quelques minutes avant midi, le général de Mac-Mahon dit au colonel Colineau:
— Colonel, dites à vos hommes qu'ils regardent bien le chemin qu'ils ont à parcourir, le fossé n'est pas très profond.

A ce moment, le sergent clairon Bernard reçoit un éclat de pierre à la main droite; le colonel lui dit:
— Allons, Bernard, allez-vous-en, vous avez ce qu'il vous faut; laissez Delpont.
Puis, le général, regardant sa montre, dit:
— Nous avons encore une minute; faites sonner le "garde à vous" pour prévenir la deuxième ligne.

A ce moment, Delpont jette les yeux sur les quatre clairons qui étaient auprès du général me désigne et me dit:
— Baudot, montez sur la tranchée et sonnez le "garde à vous" pour prévenir la deuxième ligne.

A ce moment, un soldat du train apporte un grand drapeau tricolore qui devait montrer au général dans Malakoff. Sachant qu'il n'y avait qu'une minute, je partis, croyant aller à une mort certaine, car notre artillerie ne cessait depuis huit jours et huit nuits de bombarder la place. Enfin je fus assez heureux pour accomplir sain et sauf l'ordre qui m'avait été donné.
A midi, nous nous étancions sur Malakoff, sautant le fossé et grimpaient après la gibonade, tandis que les soldats du 11e léger jetaient les ponts. Aussitôt dans Malakoff, nous montions les étages-clairons dont les noms suivaient: Baudot, Grison, Leclerc, Auzoules, sonnant la charge pendant le passage de la 1re division. Quand notre présence ne fut plus utile, chacun de nous regagna le gros du régiment, aux prises avec l'ennemi.
Pendant l'action, je reçus un coup de baïonnette à la joue droite. Vers quatre heures, un mouvement offensif des Russes se produisit. Les sous-officiers de planon près du général de Mac-Mahon étaient en partie tués ou blessés. Voyant l'embarras du général pour faire parvenir ses ordres, prévoyant ce qu'il désirait, sans avoir reçu l'ordre et malgré ma blessure qui saignait, je rapelai les zouaves de la garde que je savais dans les tranchées en réserve.
A l'arrivée de ce régiment, je lus dans les yeux du général une lueur de satisfaction. Quelques instants après nous étions maîtres de Malakoff.

Le clairon avec lequel je sonnais la charge est exposé au musée de l'armée.

Les Preuves.
— Mais, objectais-je, plusieurs de vos anciens frères d'armes prétendent que vous avez tenu votre clairon à votre sortie du régiment, et que vous avez acheté, au Temple, celui qui est au musée de l'armée.
Tonnerre de Dieu! rugit le vieux braviard.
Puis, d'une voix plus calme:
— Oui, je sais, on rend son clairon lorsqu'on quitte le régiment, mais moi j'ai gardé mon clairon parce qu'il m'appartenait. Il m'avait été donné, la veille de l'assaut de Malakoff, par mon lieutenant, M. Maléna, qui l'avait acheté lui-même à Kannesch.
Enfin, si l'on voulait prétendre encore que je ne suis pas le clairon historique de Malakoff, je pourrais montrer ces certificats, qui font foi de la véracité des faits que j'avance. Et le vétérans nous montre:
1° Un certificat du colonel Molinard, informant Baudot que son clairon a été déposé au musée de l'armée et que mention en a été faite dans l'historique du 2e régiment.
2° Une lettre du peintre Yvon, ainsi libellée:
"Je certifie que le nommé Baudot était clairon au 1er régiment de zouaves, à l'assaut de Malakoff et que c'est lui qui a placé sonnant la charge au sommet de l'ouvrage, dans le tableau que j'ai fait pour l'Etat en 1856. Il m'avait été spécialement désigné par ses chefs."
Signé: Yvon.

— Voilà des preuves! s'écrie triomphalement Baudot. Mon frère d'armes Grison prétend, dans les "Derniers Invalides", que c'est lui le clairon de Malakoff... Qu'il le prouve. D'ailleurs, M. Loubet sait que c'est moi, il vient de m'envoyer sa carte sous cette adresse: "Monsieur Baudot, clairon de Malakoff." Et j'en suis fier!
Sur ces mots, nous quittons le vieux brave en le félicitant.

ron historique de Malakoff, je pourrais montrer ces certificats, qui font foi de la véracité des faits que j'avance. Et le vétérans nous montre:
1° Un certificat du colonel Molinard, informant Baudot que son clairon a été déposé au musée de l'armée et que mention en a été faite dans l'historique du 2e régiment.
2° Une lettre du peintre Yvon, ainsi libellée:
"Je certifie que le nommé Baudot était clairon au 1er régiment de zouaves, à l'assaut de Malakoff et que c'est lui qui a placé sonnant la charge au sommet de l'ouvrage, dans le tableau que j'ai fait pour l'Etat en 1856. Il m'avait été spécialement désigné par ses chefs."
Signé: Yvon.

— Voilà des preuves! s'écrie triomphalement Baudot. Mon frère d'armes Grison prétend, dans les "Derniers Invalides", que c'est lui le clairon de Malakoff... Qu'il le prouve. D'ailleurs, M. Loubet sait que c'est moi, il vient de m'envoyer sa carte sous cette adresse: "Monsieur Baudot, clairon de Malakoff." Et j'en suis fier!
Sur ces mots, nous quittons le vieux brave en le félicitant.

LE ROI BOIT

Nos bons vieux, qui aimaient à rire, célébraient joyeusement la fête des Mages. Quand le sort avait désigné le roi de la fête, ils donnaient pour sceptre, au nouveau monarque, une bouteille. Dès qu'il approchait le verre de sa bouche, le souci des convives n'était pas seulement de crier à tue-tête: "le roi boit!" mais de boire autant que lui. Le plus mauvais buveur était impitoyablement barbouillé de noir; on voulait se souvenir qu'un des rois mages était nègre. On préférait cette mode à l'usage des anciens: répandre sur la tête du coupable le vin qu'il avait refusé de boire. Enfin, le roi de la fête réglait l'ordre des fêtes et imposait à chaque invité le récit d'un conte gai.

Le pire destin était de dîner seul le jour des Rois. Aussi, au quinzième siècle, Jemot s'avisa-t-il, "par faute d'autre compagnie" de faire roi son chat; il lui ingurgita du vin clair et lui cria dans la barbe: "le roi boit!" Les ecclésiastiques, ceux de tel chapitre de Besançon, par exemple, ne dédaignaient pas toujours ces frivolités. On répétait, sous Louis XIV, la plaisante histoire d'un clerc, trop bon vivant. Après avoir tiré le gâteau, il était allé chanter vêpres. Mais sa mémoire le trahit et, croyant entonner le "Magnificat", il chanta: "le roi boit!" De fort belle humeur, le chœur des assistants reprit: "le roi boit! le roi boit!"

Au témoignage de son chroniqueur, le bon duc Louis II de Bourbon, tournait en amoune la fête des Mages: il mandait un enfant de huit ans, le plus pauvre que l'on put trouver. Il l'habillait en prince, lui ordonnait ses propres officiers et le faisait servir à la table d'honneur; on quitta pour lui et le congédiait avec une dot. François Ier célébrait l'Epiphanie à grands coups d'œufs, de pommes et de boules de neige: il reçut même, en 1521, un tison enflammé sur la tête, dont il pensa périr. Henri III préférait un entourage de mignons à un entourage de luttteurs; en 1578, en gaillante compagnie, précédé de trompettes et de tambours, il promenait la reine de la fête.

Les armées, même devant l'ennemi ne se résignaient pas à oublier le 6 janvier: l'amiral Châtillon, en 1557, faillit surprendre Douay, parce que, au milieu de la nuit, une bonne moitié de la garnison était ivre et ne songeait qu'à crier: "Le roi boit!"
On s'attend bien à ce que la royauté de la fête compte quelques méchancetés dans son histoire: En 1606, la marquise de Verneuil, maîtresse d'Henri IV, en apprenant que Marie de Médicis avait failli se noyer à Neuilly, s'écria: "Quel dommage!" comme j'aurai crié de bon cœur: "La reine boit!"
La superstition avait su se glisser dans la fête des rois. En maintes contrées, on avait soin de réserver leur part aux absents. Si cette part s'allérait, c'était,

pour l'absent, signe certain de maladie grave ou de mort. On brûlait, en Allemagne et dans quelques cantons suisses, de l'encens sur la table, au moment de partager le gâteau; tous les convives en aspiraient la fumée: c'était le moyen de se défendre des sorciers.
On prétend que les trois mages étaient entrés dans l'étable au moment où l'enfant Jésus tenait le sein de sa mère. L'un d'eux s'écria: "Le roi boit!" Cette joye fable suffisait encore, au cours du dix-septième siècle, pour expliquer à quelques âmes simples l'origine de la fête des rois. On eût fort surpris nos pères en leur prouvant que dans les premiers siècles de l'Eglise un jeune sustré aidait à la célébration de l'Epiphanie. Dès cette époque, pourtant, de bons chrétiens vidaient, à la suite, douze verres en l'honneur des douze apôtres. Il leur arrivait même d'y joindre les quatre évangélistes, quoi que ceux-ci fussent aussi parmi les apôtres; c'était un prétexte à quatre verres de plus. En l'honneur du "roi boit", assura plus tard Etienne Paquier "chacun se esborde à boire, à manger, à danser". Et, si pareille coutume est aussi vieille que robuste, peut-être faut-il chercher la raison profonde de son âge et de sa durée dans cette observation un peu crue de L. Sébastien Mercier: "Toute fête fondée sur la bêtise doit être immortelle."

DÉPÊCHES

Télégraphiques
NOUVELLES Américaines

ET Etrangères.

La commission internationale.
Paris, 19 janvier.—La commission internationale chargée de l'enquête sur l'incident de la Mer du Nord, s'est réunie ici cet après-midi.

Les séances sont publiques. Plusieurs fonctionnaires de la légation japonaise se trouvaient parmi les diplomates présents.
L'amiral Fourrier, (France) pré-sidait; il avait à sa droite le contre-amiral Beaumont, (Angleterre) et l'amiral Von Spaun, (Autriche-Hongrie) et à sa gauche le vice-amiral Doubauff, (Russie) et le contre-amiral Davis (Etats-Unis).

Chute du prince Frederic Guillaume.
Potsdam, Prusse, 19 janvier.—Le prince de la couronne Frederic Guillaume est tombé de voiture aujourd'hui sur la place Charlotten, mais il ne s'est pas fait de mal.
L'accident a été causé par la chute du cheval qu'il conduisait. Aussitôt que l'on eut réplacé le harnais sur le cheval, le prince est remonté en voiture et est reparti.

NOMINATIONS.
Washington, 19 janvier.—Le Président a envoyé au Sénat aujourd'hui la nomination de A. G. Stewart, de l'Iowa, comme vice-général de Porto Rico, et celle du capitaine Otto Becker comme trésorier de l'armée avec le titre de major.

EN RUSSIE.

Attentat contre la vie du Tzar.

Des canons chargés à mitraille tirent sur la famille impériale après la bénédiction de la Neva.
Sang-froid extraordinaire de l'empereur Nicolas.

St-Petersbourg, 19 janvier.—La fête de l'Epiphanie, date à laquelle on bénit les eaux de la Neva, venait de se terminer à 1 heure cette après-midi, lorsque simultanément avec le salut tiré de la forteresse de St-Pierre et Saint Paul une pluie de balles et d'éclats d'obus passa sur le sommet de la petite chapelle construite sur le lit gelé de la Neva, en face du Palais d'hiver.

Dans cette chapelle se trouvaient le Tzar et tous les membres de la famille des Romanoff qui avaient participé au service de bénédiction.



Les projectiles vinrent frapper les vitres des magnifiques salons qui font face à la rivière et dans lesquels se trouvaient l'impératrice, les dames de la cour, les membres du corps diplomatique y compris l'ambassadeur McCormick, le secrétaire de l'ambassade américaine M. Eddy, le second secrétaire M. Bliss et tous les hauts dignitaires de l'Etat, de l'Armée et de la Marine qui contemplaient le brillant spectacle.
Les balles passèrent au dessus des personnes présentes et vinrent frapper la muraille opposée et s'abattirent sur le parquet des salons.
La première impression que l'on éprouva dans le palais fut que le bruit était dû aux cristaux brisés par la concussion des coups de canon tirés de la forteresse.

L'état des esprits était plus ou moins tendu ensuite de la situation critique causée par la grève, et sitôt que la vérité fut connue les fenêtres furent abandonnées à la hâte et la plus grande excitation régna dans le palais.
Le lieutenant-général Fullon, chef de la police de St-Petersbourg ramassa lui-même un projectile qui était venu tomber sur le parquet du Salon blanc.

Ce projectile était de la grosseur d'un œuf d'oie.
Le chef de la police fut immédiatement entouré par les officiers de la garde qui examinèrent cette balle et exprimèrent l'opinion qu'elle provenait d'un obus shrapnel qui devait avoir été tiré de la batterie placée sur l'Esplanade de la Bourse.

Cette batterie avait répondu au salut tiré de la forteresse de Saint Pierre et St-Paul, et les officiers admirent qu'un canon pouvait avoir été chargé par erreur avec un obus.
Cette opinion cependant semblait inadmissible et le général Fullon déclara qu'il était plus probable de supposer qu'on se trouvait en face d'un véritable complot. Il est certain, d'après la trajectoire parcourue par les projectiles, que ces derniers ont été lancés de la direction de la Bourse.

Pendant ce temps la foule à l'extérieur du palais ne s'était aperçue de rien et admirait le splendide paysage arctique qui se déroulait sous ses yeux, sans mes-

BANQUET

Représentation théâtrale de Gala.
Contre-Amiral Bozé de Lapeyrière.
Banquet à 30 personnes dans le Palais de l'Union Française, rue de la Harpe.
Le banquet eut lieu à 8 heures 1/2 dans le théâtre de l'Opéra.
Le Président et l'Empereur de France.
Les billets pour le banquet furent envoyés à des milliers de personnes par les soins des ministères de l'Intérieur et de la Guerre.
Le banquet fut présidé par le général de Lapeyrière.
Le banquet fut très brillant.
Le banquet fut très réussi.
Le banquet fut très agréable.

qui se trouve sur le bord de la rivière a été visitée de fond en comble, mais on n'a rien trouvé de bord qui put faire croire que les projectiles étaient partis de là.
Une des balles qui est entrée dans la Salle Nicolas, où se trouvaient rassemblés les diplomates, a frappé une plaque d'or qui était accrochée au mur et l'a faite tomber sur le plancher. La plupart

des diplomates cependant ne se rendirent pas compte sur le moment de ce qui était arrivé. Ce n'est que plus tard qu'ils remarquèrent l'excitation qui régnait dans le palais et qu'ils en découvrirent la cause.

Nouveaux détails.

St-Petersbourg, 19 janvier.—A 5 heures cet après-midi le correspondant de la Presse Associée a obtenu de la police les détails suivants:
"A la seconde volée tirée par la batterie de la Bourse, plusieurs projectiles vinrent frapper la chapelle construite devant le palais d'hiver.
Plusieurs agents de police qui se trouvaient autour de la chapelle furent blessés.
Le grand-duc Serge Michaelovitch, inspecteur général de l'artillerie, dirige l'enquête.
Les autorités sont encore plongées dans l'incertitude et il n'est pas possible pour le moment de définir exactement si l'on se trouve en présence d'un complot ou d'un accident.
Comme on s'attendait à une émeute des grévistes, des shrapnels avaient été distribués aux artilleurs. Un des servants peut avoir fait une erreur et s'être servi de ces shrapnels. On espère que toutes ces questions seront élucidées par l'enquête.
Un officier qui avait pour mission de veiller sur la personne de l'empereur a fait ce soir les déclarations suivantes:
"Si on se trouve en présence d'un complot, il faut admettre qu'il est très ingénieux."
"Nous nous étions préparés dans l'éventualité d'un complot anarchiste, mais nous n'avions jamais songé qu'un attentat serait perpétré contre l'empereur avec ses propres canons, dans un simulacre de salut.
Cela prouve les précautions extrêmes que nous sommes obligés de prendre.
"Si des artilleurs, choisis parmi les meilleurs soldats de la garde impériale, peuvent être engagés à prendre part dans une aussi lâche conspiration, les dangers de la situation présente sont des plus graves."

Au département d'Etat.

Washington, 19 janvier.—Le comte Cassini, l'ambassadeur de Russie à Washington, s'est rendu cet après-midi au département d'Etat où il a présenté au secrétaire Hay la réponse du gouvernement russe à la note du gouvernement américain concernant la neutralité de la Chine.
La réponse du gouvernement russe n'est qu'une répétition des plaintes portées contre la Chine. Jusqu'à présent, aucune des autres puissances n'a encore répondu à la note russe.

Navires russes à Djibouti.

Aden, Arabie, 19 janvier.—La troisième division de la seconde escadre russe du Pacifique, commandée par le contre-amiral Rozovsky, qui a quitté Suez le 13 janvier, est arrivée ce matin à Djibouti, Somaliland français.

La ligne de tir a été minutieusement inspectée.

Une vieille barge